

Paysage en mouvements

Philippe Mouillon

Les paysages fixes, stables, arrêtés n'existent pas. Le sédentaire et le définitif ne sont que des illusions d'optique, des déficits de perception ou d'interprétation. Tout dans les paysages remue, tangué, chaloupe, bouscule, migre et se déplace... Ceux-ci sont parcourus de vastes, mais discrets mouvements – la dérive courbée des étoiles, la fugacité des nuages, la lente émergence du jour au petit matin, la fonte amère des glaciers ou la migration têtue et silencieuse des plantes et des forêts. Car des pissenlits aux peupliers, les végétaux se dispersent et cheminent discrètement, chacun d'eux à son rythme – de 4 à 200 kilomètres par siècle selon les espèces, afin de comparer sans cesse les sols, les vents dominants et les expositions. Leurs graines utilisent toutes les astuces pour coloniser de nouveaux paysages et accroître les chances de survie de l'espèce. Elles éclatent, se projettent, s'envolent avec le vent, plongent ou dérivent sur l'eau, s'accrochent aux poils des animaux, se laissent balader incognito dans les estomacs ou se glissent sous nos semelles pour voyager à vélo, en avion ou en bateau.

Pour amplifier encore cette diversification incessante, les paysages bénéficient aussi des migrations et transhumances qui caractérisent l'ensemble du règne animal, de la sterne arctique à l'anguille, l'hirondelle commune, la baleine à bosse ou le papillon monarque – formidables pulsions qui déplacent le vivant à la surface du globe, d'Islande en Tasmanie, d'Alaska en Nouvelle-Zélande, sans boussole ou système de géolocalisation embarqué. Chacun de ces étonnants voyageurs emporte au long cours des fientes gorgées de graines, des bactéries exogènes et donne à entendre des mélodies renouvelées qui refondent les écosystèmes et nos imaginaires. L'arrogance magnifique du pouillot véloce – 8 à 10 grammes de matière, s'élançant chaque automne en sifflotant pour un vol de 5 000 kilomètres –, ou la virtuosité des grues demoiselles – qui franchissent l'Himalaya à 7 000 mètres d'altitude – éclairent crûment la chimère des sédentarités enlisées, closes sur elles-mêmes, et nous invitent à profiter avec plus de lucidité de l'ouverture vers le lointain offerte par chaque paysage.

Les dynamiques du paysage sont encore constituées d'accélération inattendues qui nous déséquilibrent, rompent notre perception et la disloquent. L'avalanche, le tonnerre ou la tempête réinscrivent une échelle tellurique dans la distraction démente des activités humaines, c'est-à-dire une échelle qui nous échappe. Le paysage reprend alors toute sa place, une sauvagerie abrupte, une forme informe qui nous déborde et s'impose au-delà du temps de l'espèce humaine. Une apocalypse dont la culture classique affirmait la nécessité pour révéler à l'humanité son insignifiance, mais que nous pouvons tout autant interpréter comme la promesse d'un équilibre à venir, plus limpide, d'un accord plus consistant avec le monde.

Mais les paysages sont aussi reconfigurés continuellement par les activités humaines, et c'est peut-être la figure de l'embarquement dans le paysage qui émerge avec le plus d'intensité du monde contemporain. Car notre expérience quotidienne du paysage ne consiste que rarement à le contempler assis sur un banc, mais plus fréquemment à le traverser distraitemment à 130 km/h, parfois guidé par les commentaires enjoués des sociétés d'autoroute – « *vous entrez dans le Beaujolais* », « *Vézelay, colline éternelle* », « *paysage de Cézanne* ». Cette expérience du paysage défilant derrière le pare-brise tient plus du bruit de fond télévisuel, de la musique de supermarché ou du jeu vidéo, une sorte d'arrière-plan reconnu au fil des voyages sans jamais être connu, au sens ou la connaissance de ce « *paysage de Cézanne* » par exemple, à laquelle le peintre aiguisa tant et tant sa perception, nécessite un lent processus d'imprégnation – il a peint environ quatre-vingts fois la montagne Sainte-Victoire entre 1870 et 1906, reprenant, recomposant, approfondissant son attention, rompant impitoyablement les habitudes acquises, délaissant toute dextérité jusqu'à se dissoudre dans son sujet d'observation,

Philippe Mouillon est plasticien,
Directeur artistique de Laboratoire

Paysage en mouvements

devenir autre – acharnement du mistral et pure intensité lumineuse. Pouvons-nous habiter le paysage à 130 km/h, le percevoir à la volée, en glissant entre échangeur autoroutier, périphérique et ligne à grande vitesse – ce que le cinéma des road movies a magnifiquement su saisir –, ou gagnerons-nous en intensité de vie en l’incorporant à hauteur d’herbe, en cheminant pas à pas, ou en nous fauflant à ski ou à vélo dans sa trame?

L’enjeu au fond ne tient pas dans l’outil de déplacement, mais dans le flou des objectifs. À l’itinéraire trop bien tracé de la route principale nous projetant au plus vite vers une destination déterminée, il s’agit de répliquer en empruntant d’autres voies de traverse – les chemins en lacets tressés avec l’horizon, les sentes qui dégringolent en ellipses à vous couper le souffle, les cols qui se dénouent en paysages nouveaux. Cheminer ainsi, disponible au hasard et à l’inattendu, ce n’est pas seulement se déplacer d’un point à un autre, mais c’est avancer en se modifiant, en dégustant le temps qui passe, le temps qui change, c’est se désynchroniser, accepter de lâcher prise, oublier ses certitudes ou ses inquiétudes pour laisser la part belle à l’échappée, pour se réinitialiser. C’est aussi se charger d’altérité, attentif à toutes les rencontres, à la qualité du vent, à l’énigme d’un nom de lieu, à la texture du chemin.

C’est avec cette attention soutenue à l’enchevêtrement des mouvements qui trament les paysages et tendent le cours du monde, que cheminent les auteurs ou les artistes invités à l’occasion de cette deuxième saison de PAYSAGE → PAYSAGES en une constellation de collaborations dynamiques se surprenant les unes les autres, s’écartant des évidences familières pour tenter de remettre en jeu et de vivifier notre espace commun.